

—“ Oui, mon Prince.

—“ J'ai connu votre digne père, il était à Kœnisgratz, c'était un brave.

—“ Il est mort, mon Prince.

—“ Je le sais, lieutenant, il revit en vous, et vous honorez sa mémoire ; que Dieu vous garde, vous guérirez et je me souviendrai de vous.”

Le prince tend la main au blessé. Celui-ci s'en empare fiévreusement, et la presse. Le prince donne quelques ordres à ses officiers et salue courtoisement, mais en silence, les infirmiers français.

Trois jours se sont écoulés depuis la bataille, et les maisons de Morsbroon ne désemplissent pas. Nos ambulanciers entrent dans le presbytère, et le curé leur dit qu'il a recueilli M. le commandant Finance du 8^{me} cuirassiers. Cet officier supérieur a été renversé pendant la charge ; heureux de voir des Français, il leur raconte ce qui lui est arrivé.

“ Au sortir de Morsbroon, je chargeais dans le fond du vallon, à la tête de mes escadrons, une balle abattit mon cheval ; j'étais déjà parvenu à me dégager, et, à genoux sur le sol, je m'apprêtais à me relever, lorsqu'une seconde balle me traversa les deux jambes à la hauteur du genou. J'ai été transporté ici, par bonheur, et cependant je soupire après l'heure où je serai évacué sur une ville, pour faire parvenir à ma famille quelques mots sur ma situation.”

Emile Delmas écrivit à Madame Finance, mais elle ne put obtenir de l'autorité prussienne la simple faveur de se rendre à Haguenau, pour donner des soins à son maris.

En sortant du presbytère, les infirmiers entendent de nombreuses détonations, on dirait un combat. Ce sont des soldats allemands qui tirent sur les chevaux errants de tous côtés. Un grand nombre de ces animaux ne sont que blessés et se sauvent au galop. Cette chasse est triste à voir, et on peut même dire qu'elle semble cruelle. En laissant vivre ces chevaux, ils eussent été guéris par les paysans, et le plus grand nombre serait utilisé pour la culture, mais l'Allemand veut tout ruiner, tout détruire.

Le quatrième jour après la bataille, les environs de Wœrth sont encore couverts de soldats prussiens, tout refroidis par la pluie ; il en est encore qui terminent une lente agonie.

A Wœrth, les officiers français sont plus nombreux que partout ailleurs. Ils servaient dans l'infanterie de ligne, les turcos, les zouaves et les chasseurs à pied. Nos infirmiers emploient des heures à les panser ; ils prennent ensuite leurs commissions, et leur serrent les mains.

En parcourant le terrain couvert de cadavres, nos ambulanciers observent l'effet des blessures. Si la balle a produit une hémorrhagie interne, le visage est noir et gonflé.

Si la blessure a causé une vive souffrance, les ongles des mains ont labouré la terre ; les mains serrent convulsivement des touffes